## Un cinéaste africain au premier plan avec «Yaaba»

## L'univers magique d'Idrissa Ouedraogo



Le personnage de la grand-mère, maudite par le village.

Prix du public au Festival de cinéma d'Ouagadougou, Prix de la critique internationale au récent Festival de Cannes, *Yaaba*, coproduction entre le Burkina-Faso, la France et la Suisse, a reçu un accueil enthousiaste au Festival de Locarno, où il était présenté en soirée. Les spectateurs ont vibré à l'évocation de cette aventure entre un jeune garçon et une vieille femme répudiée par un village. Comme des enfants, ils commentaient l'action.

## CLAUDE VALLON

Idrissa Ouedraogo, né en 1954, a fait des études de cinéma dans son pays et s'est fait remarquer dès son premier court métrage, *Poko*. Après un séjour à Kiev et à l'IDHEC à Paris, où il a été diplômé, Idrissa s'est lancé dans un premier long métrage, *Le Choix. Yaaba* est son second grand film mais son premier en 35 mm.

- Vous avez choisi la forme du conte pour raconter une histoire, était-ce pour vous conformer à un mode de narration typiquement africain?
- C'est vrai que le conte est très proche de notre sensibilité. On a l'habitude de parler ainsi aux enfants. Il m'est tout de suite apparu que c'était vraiment la meilleure façon de raconter l'histoire que j'avais choisie. Ce mode de narration correspond à quelque chose de typiquement africain. En y recourant, on touche à la magie, et la poésie s'en trouve accentuée...

- Le public africain a réagi très fort?
- Il a beaucoup aimé, en effet.
- Pensez-vous que le naturalisme ne soit pas un mode d'expression africain?
- Ce n'est pas un mode courant, mais les spectateurs y sont sensibles; ils l'apprécient dans les films étrangers.
- Le tournage s'est effectué avec des comédiens que vous avez choisis?
- Nous n'avons pas de tradition de comédiens; j'ai choisi des gens qui me semblaient correspondre aux personnages et qui jouent ainsi leur propre vie. Ce n'est pas une mauvaise chose en soi, car en parlant d'eux-mêmes ils ont la possibilité de pouvoir toucher les autres...
  - Le village du film existe?
- Oui, c'est un village qui existe à quelques kilomètres d'une grande ville; et l'on peut dire que c'est le village qui a fait le film. Nous avons

évidemment supprimé certaines machines modernes, pour que l'atmosphère qui se dégage soit celle que je voulais, captivante et belle.

- Le scénario n'a pas été modifié avec les acteurs?
- En fonction de la situation, certaines séquences ont été modifiées. Mais nous n'avons pu faire que trois ou quatre prises de chaque scène. Ce qui veut dire que nous avons pris des risques énormes par rapport à certaines productions internationales. Mais c'est la condition de notre cinéma.
- Comment avez-vous découvert le personnage de la grand-mère?
- Je l'avais dans ma tête; je pensais à ma propre grand-mère, mais elle devait figurer toutes les grand-mères. Avec cette actrice, j'ai eu les mêmes relations que j'aurais eues avec ma propre grand-mère. Et ce fut entre nous comme si nous nous connaissions depuis toujours...
- Le fait qu'elle incarne un personnage maudit par le village ne l'a pas gênée?
- Nullement. Elle savait que c'était un jeu; le village aussi. Et le plaisir de jouer chez nous est important: se rendre immortel à travers un personnage, c'est merveilleux. Et mon interprète était vraiment ravie de cette aubaine.

Idrissa Ouedraogo prépare un nouveau film, dans une optique assez semblable.

La Suisse a joué, par l'intermédiaire de Pierre-Alain Meier, un rôle important dans la naissance de Yaaba: «Jusqu'ici je ne m'étais occupé que de la production de mes propres films et de films d'amis proches, raconte Meier. Mais en hésitant finalement assez peu, je me suis décidé à produire Yaaba...»

Une date importante dans la collaboration helvetico-africaine. Yaaba est une grande réussite, et un film réellement magique.

Cl. Vn

• «Yaaba» vient de bénéficier. avec «La femme de Rose Hill», du cinéaste genevois Alain Tanner. d'une aide à la distribution de 485 000 francs, de la part de l'Office européen de distribution du film (EFDO). Cett manne se monte à 290 000 francs pour «Yaaba», qui sera présenté dans huit pays européens, et à 200 000 francs, pour «La femme de Rose Hill», qui sera projeté dans cinq pays européens. L'EFDO, dont le siège se trouve à Hambourg, est la première association européenne pour la promotion et la distribution des films à petit budget. – (ats).